



EUNAPE















































## CHAPITRE III

### PORPHYRE

**P**ORPHYRE eut pour patrie la ville de Tyr, la première des cités de l'antique Phénicie, et ses ancêtres ne furent point dépourvus d'illustration. Il reçut une éducation, en rapport avec la condition de sa famille; et il obtint des progrès si rapides, il y mit tellement du sien, qu'étant devenu le disciple de Longin <sup>1</sup>, il fit, en très peu de temps, le plus grand honneur à son maître.

Longin, à cette époque, était une sorte de bibliothèque vivante et de musée ambulante, et

1. Favori de la reine de Palmyre, Zénobie, et auteur contesté du *Traité du Sublime* qu'a traduit Boileau. Quelques témoignages attribuent la paternité de cette œuvre à Denys d'Halycarnasse.













































» avantages extérieurs que chacun peut posséder, mais des qualités essentielles de l'âme et des vertus qui conviennent au philosophe. »

Ayant ainsi parlé, il se leva ; et l'assemblée se dispersa aussitôt.

Jamblique, après cela, étant redevenu maître de lui-même, admira la pénétration d'Alypius. Il le vit souvent en particulier, et fut tellement émerveillé de la précision et de la profondeur de son jugement, que, lorsqu'il fut mort, il se fit l'historien de sa vie<sup>9</sup>.

Celui qui écrit ces lignes a eu connaissance de cette biographie : elle présente une certaine obscurité de forme et semble couverte d'un nuage épais ; non que les faits manquent de clarté, mais on y trouve une longue dissertation didactique sur Alypius, et il n'y est question nullement de discussions qui aient vraiment raison d'être. Le livre parle de voyages à Rome dont on ne voit point la cause, et la grandeur

9. Nous n'avons point cette *Vie d'Alypius*. Nous ne possédons de Jamblique que son *Exhortation à la philosophie*, une *Vie de Pythagore*, un *Livre sur les Mystères des Egyptiens*, et des fragments de son *Traité sur l'âme*.















république, n'eût osé porter une accusation contre celui que tous les Athéniens considéraient comme la statue vivante de la sagesse; du moins, il eût fallu pour cela qu'il fût dans cet état d'ivresse et de folie dont la fête de Bacchus<sup>4</sup> et les veilles extraordinaires étaient l'occasion, et qu'il se trouvât ainsi excité au rire, à l'injure, à ces mouvements licencieux et pleins de périls, qui ont été imaginés pour la perte de l'humanité.

Aristophane<sup>5</sup> le premier, voulant provoquer l'hilarité chez des spectateurs dont l'esprit était corrompu, introduisit sur la scène des chants destinés à régler le pas des danseurs, et réussit à enlever tous les suffrages du théâtre par son audace; car, à côté d'un personnage dont la sagesse était si grande, il ne craignit pas de

4. C'était aux grandes *Dionysiaques* ou fêtes de Dionysios (Bacchus) qu'avaient lieu, à Athènes, les représentations dramatiques. Transportées à Rome, les *Bacchanales* devinrent l'occasion d'une licence telle, qu'en 184 avant l'ère vulgaire, le Sénat en interdit la célébration. Elles furent rétablies sous l'Empire et présentèrent le spectacle d'une corruption plus effrénée que jamais.

5 Dans la comédie des *Nuées*. Voir, au sujet de la grave responsabilité qui pèse sur Aristophane dans la mise en accusation, le procès et la mort de Socrate, les excellentes *Études sur Aristophane*, de M. Deschanel.















Ablabius de son autorité et s'entoura d'autres favoris.

Ablabius se réfugia alors en Bithynie, dans une propriété qu'il s'était fait construire depuis longtemps et qui était toute remplie de retraites et de délices vraiment royales. Il vécut là dans l'abondance, et tout le monde s'étonnait qu'il eût dédaigné de se faire empereur.

Mais Constance lui envoya, de la ville qui avait reçu le nom de son père, des hommes en grand nombre, armés d'épées, et dont les premiers, qui se présenteraient, avaient mission de lui remettre une lettre. Ils se prosternèrent devant lui, selon la coutume qu'ont les Romains de fléchir le genou devant un empereur, pour lui offrir une missive. Ablabius reçut la lettre avec une contenance majestueuse, et comme un homme dégagé de toute crainte; il osa même réclamer de ses visiteurs la pourpre, en les regardant d'un œil sévère et en prenant devant eux un air formidable.

Ils lui dirent qu'ils avaient pour toute mission de lui remettre la lettre, mais que les gens chargés du reste étaient à la porte. Ablabius, ivre d'orgueil et gonflé d'insolence, les fit ap-

pelier aussitôt. Ceux-ci furent introduits. Ils étaient nombreux et portaient tous des épées. Au lieu d'une robe de pourpre, ils lui donnèrent *la mort pourprée* et le coupèrent en morceaux, comme le boucher dépèce les viandes, qui doivent être servies dans les festins. Telle fut l'expiation que les mânes de Sopater reçurent d'Ablabius, qui, jusque-là, avait été heureux en tout.

Les choses ayant été ainsi réglées par la Providence, qui n'abandonne pas le soin des destinées humaines, le plus illustre des philosophes vivants était Edésius.

Il eut d'abord recours à la divination, au moyen d'une oraison dans laquelle il avait la plus grande foi, et dont l'effet se révélait par une vision nocturne. Le dieu descendit à sa prière et lui rendit son oracle en vers hexamètres.

Edésius, les paupières à peine ouvertes, et encore tout saisi de crainte, se rappelait bien le sens des paroles qui lui avaient été dites. Mais la forme sublime et céleste des vers avait fui de sa mémoire et lui échappait. Il appelle son esclave et lui fait apporter de quoi se laver











ses vêtements de pourpre et de ses ornements incrustés de pierres précieuses, pour les échanger contre le manteau d'Eustathe; tant était vif l'emportement avec lequel celui-ci s'était élevé contre les biens de la fortune et les parures mondaines, tant il avait flétri la démente de ceux qui n'aiment que leur corps! Mais il en fut empêché par les mages<sup>14</sup>, qui se trouvaient autour de lui, et qui, prétendant qu'Eustathe n'était qu'un pur jongleur, conseillaient au Roi de demander à l'Empereur des Romains pourquoi, possédant en abondance tant d'hommes considérables, il en envoyait qui ne différaient en rien d'esclaves enrichis.

Cela n'empêcha pas Eustathe de réussir dans sa mission; et le succès dépassa même tout ce qu'on avait espéré.

Quant au philosophe lui-même, ce qui intéresse notre histoire c'est de savoir que la Grèce, tout entière, souhaitait de le voir et demandait aux dieux sa venue. Les prophéties étaient d'accord sur ce point avec les hommes habiles

14. Prêtres des anciens Perses, qui jouissaient encore d'une grande autorité. Ils s'adonnaient à l'astrologie et aux sciences occultes.



dans ces sortes de choses. Il n'en fut pas ainsi cependant, car il ne fit point ce voyage.

Les Grecs, alors, lui envoyèrent une ambassade, composée des savants les plus distingués. Ils devaient demander au grand Eustathe pourquoi l'événement ne répondait pas à de tels pronostics. Le philosophe, après avoir écouté les hommes dont la réputation était la plus répandue dans la matière, examina la chose de plus haut; il pesa la valeur de leurs témoignages, et rechercha la grandeur, la couleur et la forme des signes. Puis, souriant aux envoyés, comme il avait coutume de le faire quand il découvrait la vérité, — car le mensonge n'est pas moins éloigné du langage des dieux que de ceux qui les fréquentent, — il leur dit :

« Ces signes n'annonçaient point ma venue. »

Et il ajouta, avec trop d'orgueil, selon moi, pour un mortel :

« Les prodiges qui sont apparus étaient sans conséquence, et vraiment au-dessous de mon mérite. »

Eustathe, qui était déjà lui-même un si grand philosophe, avait pris pour femme Sosipatra qui, par la supériorité de sa sagesse, fit paraître





































méprisant le corps et se dégageant du souci de toutes les voluptés qui s'y rapportent, et embrassant la sagesse avec une ardeur inconnue au plus grand nombre. C'est pourquoi je crois devoir parler de lui, un peu plus en détail.

Il ne se livra sans doute à aucun acte théurgique et en opposition avec le sentiment public, peut-être parce qu'il soupçonnait que le penchant de l'Empereur l'entraînait d'un autre côté; mais tout le monde admirait sa fermeté, son inflexibilité, sa constance. Aussi, voyait-il affluer vers lui, par la voie de la mer, tous ceux qui venaient alors étudier à Alexandrie.

Cette ville, à cause du temple de Sarapis, était devenue comme un monde sacré vers lequel, de toutes parts, se précipitait une multitude semblable à un peuple. Après avoir rendu hommage à la Divinité, on courait chez Antonin, les uns par terre et à pied, les autres en bateau sur les eaux du fleuve, se laissant ainsi conduire avec une sorte de volupté vers une occupation sérieuse.

Admis à l'honneur de son audience, ceux-ci, lui proposant un problème de logique, remportaient sur l'heure une abondante moisson



















































Chrysanthe, lui, ne se laissa point prendre à ces pièges et à ces machinations; il consulta les Dieux, dont la volonté est immuable, et il s'y soumit. Il écrivit donc à l'Empereur que c'était uniquement pour lui qu'il restait en Lydie, et que les Immortels le lui avaient ordonné.

Julien comprit, alors, l'insuccès de l'appel qu'il avait adressé à Chrysanthe, et il le nomma, — en lui associant sa femme, — souverain pontife de Lydie, avec la faculté de choisir les autres ministres du culte; cela fait, il partit pour la guerre de Perse. Maxime et Priscus le suivaient; quelques autres s'adjoignirent à eux, ne servant d'ailleurs qu'à faire nombre et présentant le spectacle d'une tourbe d'hommes, occupés à se louer eux-mêmes et gonflés d'orgueil, parce que l'Empereur s'était déclaré heureux de les avoir rencontrés.

Mais, après que les choses, du faite de si grandes et de si brillantes espérances, furent tombées dans un état d'horrible confusion et de ruine complète, — comme il a été dit dans l'histoire détaillée de Julien, — après que Jo-









l'étude de l'histoire. Cependant les événements tournèrent bien : Cléarque obtint la faveur de Valens qui, loin de le destituer de son commandement, lui en confia un plus important, et le créa proconsul de la province que l'on nomme aujourd'hui proprement l'Asie. Elle s'étend à partir de Pergame, le long des côtes, et embrasse toute la portion continentale jusqu'à la Carie; le Tmolus <sup>22</sup> lui sert de limite du côté de la Lydie. C'est la plus brillante des provinces : elle n'est pas ordinairement soumise au préfet du prétoire. A présent, les troubles récents ont tout bouleversé et mis la confusion partout. Mais, alors, Cléarque reçut la province d'Asie dans un état florissant.

Il trouva là Maxime, que l'on appliquait à la question et qui n'en pouvait plus.

Nous voici arrivés à cette action divine, et dont on ne saurait véritablement rapporter le bienfait inespéré qu'à un dieu : tous les soldats qui faisaient l'office de bourreaux infatigables se virent contraints de fuir devant une force

<sup>22</sup>. Le mont Tmolus était célèbre par ses vins. On le nomme maintenant *Tomoiitzi*.

supérieure; Cléarque délivra Maxime de ses liens, fit soigner ses blessures, le reçut à sa table, et conquit auprès de l'Empereur une telle liberté d'allure, que ce prince changea d'avis et accorda à Cléarque tout ce que celui-ci sut lui persuader. Salutius fut révoqué de sa charge, et Auxonius préposé aux affaires du prétoire. Quant aux soldats qui s'étaient faits tortionnaires et à tous ceux qui, dans ces temps malheureux, s'étaient rendus coupables de rapines et d'outrages, Cléarque traita les uns de la même façon, et fit rendre gorge aux autres. Aussi, n'y avait-il qu'un mot dans toutes les bouches : Cléarque est un *second Julien* pour Maxime.

Ce philosophe fit ensuite quelques conférences publiques; mais il n'était pas né pour les succès du théâtre et il en tira peu de gloire. Il rentra bientôt dans sa sphère et se borna aux leçons de l'école. Il recouvra la majeure partie des biens qui lui avaient été enlevés; ce qui fait qu'il devint extrêmement riche, et se retrouva comme il était récemment encore, sous le règne de Julien. Il se rendit alors en grand appareil à Constantinople; et là, il fut



























## CHAPITRE VIII

### *JULIEN*

**L**E sophiste Julien de Cappadoce fleurit au temps d'Edésius, et fut en quelque sorte le *Roi d'Athènes*. Car la jeunesse entière affluait de tous côtés vers lui, pleine d'admiration pour son talent oratoire et pour son grand caractère.

La même époque vit quelques autres hommes, enflammés de l'amour du bien, rivaliser de gloire avec lui. Tels furent Apsinès de Lacédémone, qui eut une certaine réputation d'orateur, Epagathus, et toute une série dont on pourrait citer les noms.

Mais Julien les surpassait tous par la grandeur de sa nature, et ceux qui lui étaient in







Le magistrat dissimula sa pensée sous le silence; alors, on introduisit les battus chargés de chaînes, le maître avec eux, la chevelure longue et le corps en un triste état, au point d'inspirer la pitié à leur juge lui-même. La parole ayant été donnée aux accusateurs, Ap-sinès se mit à plaider.

Mais le proconsul l'interrompant :

« Les Romains, dit-il, ne l'entendent pas » ainsi : celui qui est demandeur pour la pre- » mière accusation doit être défendeur pour la » seconde. »

La rapidité inattendue de cette procédure avait empêché toute préparation. Thémistocle, qui avait porté l'accusation, se trouvant forcé de parler, changea de couleur, se mordit les lèvres, ne sachant quel parti prendre, et se tourna vers ses compagnons pour leur demander à l'oreille ce qu'il fallait faire. Ils n'étaient venus que pour crier et vociférer, pendant le plaidoyer du maître. Il y avait donc, d'une part, un grand silence, et, de l'autre, un grand tumulte : le silence régnait dans tout le tribunal, le tumulte parmi les poursuivants.



» ment, mais bien à propos, à se taire; lui qui,  
» tu le vois toi-même, a enseigné depuis si  
» longtemps à ses disciples l'art d'imiter Pytha-  
» gore et de garder le silence. Mais, si tu veux  
» que nous nous défendions, ordonne d'abord  
» que l'on détache les chaînes d'un de mes  
» compagnons, de Prohérésius, et tu verras  
» s'il a été élevé dans l'*atticisme* ou dans le  
» *pythagorisme*. »

Le proconsul accorda avec bienveillance ce qu'on lui demandait, ainsi que je l'ai appris de Tuscianus qui assistait au jugement; et un des accusés, Prohérésius, délivré de ses liens, s'avança.

Le maître lui cria d'une voix pleine et vibrante, comme celle dont se servent ceux qui appellent et excitent au combat les athlètes :

« Allons, Prohérésius, courage; c'est maintenant le moment de parler. »

Il commença alors son exorde, dont Tuscianus n'avait pas retenu les termes, il se souvenait seulement du sens. Il appuya d'abord sur la pitié que devait inspirer ce que lui et les siens avaient souffert, et mêla à ce début quelque éloge de son maître. Dans la suite du

























Julien, cependant, avait dans son âme une préférence pour Prohérésius; il l'écoutait de toutes ses oreilles, et admirait la grandeur de son caractère.

Après la mort de ce philosophe, Athènes se passionna pour savoir à qui serait donnée sa succession dans le privilège d'enseigner l'éloquence; et il se présenta tant de gens, pour obtenir cette première place parmi les sophistes, que le dénombrement en serait fastidieux. Tous les suffrages s'accordèrent pour désigner Prohérésius, Héphestion, Epiphanius et Dio-phante; on leur adjoignit Sopolis, comme par surprise et par suite d'une négligence dans le calcul des votes, et un certain Parnasius, d'une façon moins honorable encore. Car, en vertu d'une loi faite par les Romains, il devait y avoir à Athènes un grand nombre de professeurs et un grand nombre d'auditeurs.

Après les élections, les maîtres les moins recommandables n'en eurent guère que le titre, et leur influence ne s'étendit pas au delà des bancs et de la tribune où ils parlaient : on vit aussitôt la ville se partager entre les plus éminents; et non-seulement la ville, mais tous les



gens, quelques dissidences; et l'on passait de l'un à l'autre professeur, selon que l'on avait été déçu, au commencement, dans le choix qu'on avait fait.

La grandeur du caractère de Prohérésius fut cause d'un violent soulèvement de la jeunesse; et telle fut la force du parti suscité par tous ses rivaux réunis, qu'ils réussirent à le faire bannir d'Athènes, après avoir corrompu le proconsul : c'est de cette manière qu'ils restèrent maîtres du terrain pour la *Royauté de l'Eloquence*.

Prohérésius, pendant son exil, tomba comme Pisistrate <sup>4</sup> dans une misère profonde, puis rentra dans son pays. Les adversaires de ce philosophe avaient profité de leurs richesses; lui, était seulement tout à son éloquence, comme le Mercure d'Homère qui introduisit Priam dans la tente d'Achille, au milieu de ses ennemis mêmes <sup>5</sup>.

4. Fameux tyran d'Athènes qui s'empara du pouvoir vers 561, avant l'ère vulgaire. Chassé une première fois en 560, il fut rappelé quatre ans après, et renversé de nouveau en 538. Il ne parvint à se rétablir définitivement qu'en 538. On lui doit la révision des poèmes d'Homère.

5. Homère. *Iliade*, chant XXIV, vers 334 et suivants.

































Leur enthousiasme se rabattait donc sur ce qu'ils voyaient et sur ce qui frappait leurs regards; et ils étaient en extase devant la beauté de son corps et la hauteur de sa taille, le considérant avec stupeur comme quelque statue colossale : tant, chez lui, tout cela était au-dessus de l'humain. La force, dont ils lui voyaient faire preuve, leur faisait supposer qu'il était insensible à tout, et véritablement de fer : il n'avait, en effet, qu'un léger manteau, allait nu-pieds et faisait volontiers ses délices de l'hiver gaulois, buvant presque le Rhin glacé. Toute sa vie, d'ailleurs, il ne connut l'usage d'aucune boisson chaude.

Constant l'envoya dans la grande Rome, désireux de montrer à quels hommes il commandait. Mais les Romains n'avaient rien à admirer, tant, chez eux aussi, tout dépassait la nature humaine. Cependant, ils distinguèrent en lui des mérites variés, obtinrent ses louanges, et, en reconnaissance, lui élevèrent une statue d'airain de grandeur naturelle, avec cette inscription :

AU ROI DE L'ÉLOQUENCE,  
ROME, REINE DU MONDE.
















## CHAPITRE X

### *ÉPIPHANIUS*

 'ÉTAIT un Syrien, très habile dans l'art de discerner les questions, mais qui manquait d'énergie dans la parole. Cependant, il exerça en même temps que Prohérésius et parvint à avoir beaucoup de réputation.

C'est que la nature humaine n'aime point à concentrer son admiration sur un seul objet : portée à la jalousie, elle en devient esclave et se plaît souvent à opposer le premier venu aux grandes personnalités et aux génies supérieurs, en vertu du principe des contraires qu'elle emprunte à la physique.

Epiphanius mourut d'une hémorrhagie, sans être parvenu à une vieillesse avancée. Son

épouse, qui était la plus belle des femmes de son temps, périt victime de la même maladie.

Ils n'avaient pas eu d'enfants.

Je n'ai point connu Epiphanius; il était mort longtemps avant mon voyage en Grèce \*.

\* Eunape, comme il le dit plus haut, à la fin de la Vie de Prohérésius, entreprit ce voyage à l'âge de seize ans et ne revint en Lydie qu'au bout de cinq années.



## CHAPITRE XI

### DIOPHANTE

**D**IOPHANTE était né en Arabie et sut conquérir sa place parmi les maîtres de l'art. Le même esprit de dénigrement, naturel aux hommes, l'opposa à Prohérésius, comme si l'on eût voulu mettre Callimaque <sup>1</sup> en face d'Homère. Mais Prohérésius ne fit qu'en rire et trouva, dans cette opinion, un sujet de conversation sur ce qu'est l'humanité.

J'ai connu Diophante et j'ai souvent assisté

1. Poète grec né à Cyrène, dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ, mort vers 270. Après avoir d'abord enseigné la littérature à Eleusis, il fut appelé à Alexandrie par Protémée Philadelphe et y eut pour disciple Apollonius de Rhodes. Il ne reste de ses nombreux ouvrages que quelques hymnes, des fragments, des épigrammes, l'*Ibis*, poème imité par Ovide, et la *Chevelure de Bérénice*, traduite par Catulle.







Sa parole était facile et harmonieuse; quant à sa construction oratoire, elle a un certain éclat et un retentissement vraiment digne de la tribune politique; et même, de loin en loin, il s'élève au niveau du divin Aristide<sup>3</sup>.

Frappé, dans une extrême vieillesse, d'une attaque d'épilepsie, il mourut, laissant une fille.

3. Orateur grec, qui vivait du temps de l'empereur Marc-Aurèle. Il était disciple d'Hérode Atticus et enseigna la rhétorique à Smyrne. On possède de lui des discours et quelques écrits intéressants.







## CHAPITRE XV

### *LIBANIUS*

**L**IBANIUS naquit à Antioche, la première des villes de la Céléryrie<sup>1</sup>, fondée par le célèbre Séleucus Nicator<sup>2</sup>. Il descendait d'une famille noble et était compté parmi les principaux de la cité.

Jeune encore et ne dépendant que de lui-même, par suite de la mort de ses parents, il se rendit à Athènes. Mais il ne voulut ni s'attacher à Epiphanius, bien qu'il fût son compatriote et qu'il jouît d'une grande réputation,

1. *Syrie Creuse.*

2. Un des généraux d'Alexandre : il est le chef de la dynastie des *Séleucides*, et fonda le royaume de Syrie. Il fut tué par Ptolémée Céraunus en 300.



Plein de confiance dans son talent de parole, et se persuadant qu'il pouvait être mis en parallèle avec les orateurs les plus fiers du rang qu'ils occupaient dans leur art, il résolut de ne pas rester caché dans une petite ville et de ne point tomber au même degré de mépris qu'elle : il se rendit donc à Constantinople, qui, récemment agrandie et devenue florissante, avait besoin d'hommes pour l'illustrer par leurs écrits et leurs discours. Il ne tarda guère à y briller, grâce à l'excellence et à l'agrément de ses leçons, ainsi qu'au charme qu'il déploya dans ses développements oratoires.

Victime, à propos de ses jeunes élèves, d'une calomnie qu'il ne me convient pas de rapporter ici, où je ne m'occupe que des choses dignes d'être transmises à la mémoire, il dut quitter Constantinople et alla s'établir à Nicomédie<sup>3</sup>. Mais le bruit accusateur l'avait suivi et avait même couru plus vite que lui; bientôt expulsé de là aussi<sup>4</sup>, il retourna après quelque temps

3. Ville de Bithynie où mourut Annibal. Elle était devenue si importante, que Constantin eut un moment l'idée d'en faire la capitale de l'Empire.

4. Ses ennemis l'avaient accusé de *magie* et étaient parvenus à le faire exiler.

























Des disciples illustres qu'il laissa, les uns choisirent l'une des deux carrières, les autres les embrassèrent toutes deux.

Chacun d'eux se distingua, du reste, dans la route qu'il avait choisie.



















## CHAPITRE XXI

### *IONICUS*

**I**ONICUS était de Sardes<sup>1</sup>. Son père exerça la médecine avec éclat. Il suivit l'enseignement de Zénon, parvint au premier rang dans son art et fut admiré d'Oribase.

Il acquit une grande habitude des termes et des principes de la médecine, se montra plus habile encore dans l'application de chacun d'eux et se distingua particulièrement dans la science des membres du corps, et dans la recherche de tout ce qui caractérise la nature humaine. Il était parfaitement au courant de

1. Capitale de l'ancien royaume de Crésus, en Lydie. Malgré les guerres, les incendies et les tremblements de terre, cette ville était restée très florissante.









teurs, et sa naissance lui assurait une place parmi les personnages les plus considérables. Il avait pour aïeul Innocent, homme qui avait acquis de grandes richesses en même temps qu'une réputation supérieure à celle d'un simple particulier, et à qui les Empereurs d'alors avaient confié la mission de rédiger les lois. Il reste de lui plusieurs livres<sup>1</sup>, dont les uns sont écrits dans la langue des Romains et les autres en grec, et qui témoignent de son esprit de recherche et de la profondeur de ses connaissances : ces ouvrages renferment tout ce qui est nécessaire à ceux qui ont le goût de pareils sujets.

Pour Chrysante lui-même, il perdit son père de bonne heure. Pris d'une véritable passion pour la philosophie, grâce à la nature divine de son caractère, il se rendit aussitôt à Pergame auprès du grand Edésius. Là, altéré de savoir, il rencontra le Maître au moment le plus brillant de son enseignement ; il se présenta devant lui la bouche béante et se gorgeant, pour ainsi dire, d'une science qui n'avait

1. Ses œuvres sont perdues aujourd'hui.



















fatigue du chemin, tant on était charmé par sa conversation. Il faisait le moins possible usage des bains; et, cependant, il avait toujours l'air de s'être récemment baigné. Lorsqu'il se trouvait au milieu des grands, la franchise sans bornes avec laquelle il se comportait, à leur égard, ne doit pas être mise sur le compte de la forfanterie ni de l'orgueil : il faut y voir seulement la simplicité d'un homme qui ignorait ce qu'est la puissance; tant il parlait avec la civilité ordinaire dont on use envers tout le monde.

Il m'avait élevé, dès ma première jeunesse; lorsqu'il vint à Athènes, il ne me témoigna pas moins d'amitié : sa bienveillance, au contraire, s'accrut pour moi de jour en jour; et ce fut bientôt à un tel point, qu'après avoir consacré les heures matinales à des exercices oratoires avec les autres et avoir donné des leçons à ceux qui en avaient besoin, je me hâtais à midi de retourner auprès de mon premier maître, pour m'instruire encore dans les choses divines et la philosophie. Ce n'était pas une fatigue, pour lui, de se retrouver avec le disciple dont il se savait chéri; et, pour moi, qui recevais son



















céder, et que les frictions chaudes et émollientes ne fissent revenir la flamme de la jeunesse dans ce corps glacé. Mais la vieillesse triompha : car Chrysanthe se trouvait dans sa quatre-vingtième année; et cette vieillesse fut, en quelque sorte, doublée par l'excès même d'une chaleur factice.

Après quatre jours de maladie, la vie de Chrysanthe eut la fin dont elle était digne.











	Pages.
XII. <i>Sopolis</i> .....	161
XIII. <i>Himérius</i> .....	162
XIV. <i>Parnasius</i> .....	164
XV. <i>Libanius</i> .....	165
XVI. <i>Acacius</i> .....	173
XVII. <i>Nymphidianus</i> .....	176
XVIII. <i>Zénon</i> .....	178
XIX. <i>Magnus</i> .....	180
XX. <i>Oribase</i> .....	182
XXI. <i>Ionicus</i> .....	187
XXII. <i>Chrysanthe</i> .....	190
XXIII. <i>Epigonus et Béronicianus</i> .....	210